

Robert GIRAUD
La Petite Gamberge



le dilettante

Robert Giraud

La Petite Gamberge

préface
d'Olivier Bailly

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

Couverture © Succession Willy Ronis/Diffusion agence Rapho
La Petite Gamberge a paru pour la première fois
en 1961 aux éditions Denoël.

© le dilettante, 2016
ISBN 978-2-84263-869-6

Préface

D'un maquis l'autre

Pour Agathe

« Mon cher Robert, Je rentre à Paris dans les tout derniers jours d'août pour te remettre un manuscrit. Tout arrive et je m'en étonne moi-même. C'est un roman légèrement plus long que La Route mauve, une histoire de cambrioleurs de banlieue. Tu verras ça dès mon retour. Je travaille. Je te souhaite, si elles ne sont pas encore terminées, d'excellentes vacances. À bientôt donc. Bien à toi. Robert Giraud. »

Cette lettre, datée du 16 août 1960, est adressée à Robert Kanters, directeur littéraire des éditions Denoël. Robert Giraud l'envoie de Limoges où il s'est installé pour l'été avec Paulette, son épouse, et leur fille Lucette, dans la maison de ses parents, rue de la Croix-Verte. Ce retour au bercail ne passe pas inaperçu dans la presse locale. Le 17 août, un article de Charles Rivet,

journaliste à L'Écho du Centre, annonce que « Robert Giraud, jeune écrivain limousin, est venu écrire dans sa chambre d'enfant son prochain roman ». Bob, plus disert ici qu'avec son éditeur, y révèle que son livre se nommera Les Voleurs de lapins : « C'est le terme méprisant employé par les caïds pour désigner les voleurs de banlieue. Mais je ne sais pas, remarque-t-il avec perspicacité, si Denoël acceptera mon titre. » En effet il lui préférera La Petite Gamberge.

Le contrat sera signé le 6 mars 1961. C'est le deuxième roman de Robert Giraud. Né le 21 novembre 1921 à Nantiat, au nord de Limoges, il entame donc une carrière de romancier à près de quarante ans. Son premier roman, La Route mauve, publié en 1959, est couronné par le prix Limousin-Périgord qui lui est remis le 16 juin 1960, au Procope, des mains d'un jury notamment constitué de Robert Margerit et de Georges-Emmanuel Clancier. La Coupure, sa troisième et ultime œuvre de fiction, paraît en 1966, toujours chez Denoël. J'ai sous les yeux la première édition de La Petite Gamberge. Achievé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie moderne, à Montrouge (Seine) le 21 mars 1961. Prix : 7,50 nouveaux francs. Le titre, inscrit dans une lucarne ovale et blanche créée par Jacno et qui identifiera les parutions de Denoël de cette époque, éclaire la couverture grise. Mon exemplaire est, comme disent les bibliophiles, bien complet de sa bande. Elle ceint l'ouvrage. Sur son rouge un peu sombre

sont inscrits ces quelques mots : « Par l'auteur du Vin des rues. » C'est avec ce livre, publié en 1955, que Robert Giraud accède à une certaine notoriété. Déjà, la publication de reportages dans la presse ou d'ouvrages écrits en collaboration avec ses amis Jacques Delarue (Les Tatouages du milieu, 1950), Michel Ragon (Les Parisiens tels qu'ils sont, 1954), tous deux illustrés par Robert Doisneau, ont assis sa renommée de connaisseur de la marge et des bas-fonds parisiens. Mais Le Vin des rues révèle Bob comme un grand chroniqueur de la rue parisienne et de ses mystères, un digne rejeton de Fargue et de Carco. Le Vin des rues, autobiographie et choses vues, est une errance dans Paris, ville-poème qui se dévoile à qui sait la voir, sympathique comme cette encre magique qui ne se dévoile pas d'emblée.

Deux parrains se penchent sur le berceau de ce livre : Jacques Prévert, qui trouvera le titre (Bob l'appelle d'abord Les Gars de la nuit), et Blaise Cendrars, auteur phare de la maison Denoël, qui apportera le manuscrit à l'éditeur. C'est avec la publication du Vin des rues que l'on découvre la singulière musique giraldienne. Elle n'est pas tonitruante. Quand Le Dilettante éditera Les Lumières du zinc, Louis Nucéra évoquera le style de Bob Giraud « où les mots de la rue sont sertis dans une écriture classique » (Le Monde, 1989). Sa voix est celle d'un récitant invisible qui accompagne le lecteur. Il n'est pas de compagnon plus

discret et plus attachant. Qui a marché dans la profonde nuit parisienne, à l'heure où le bourgeois dort et l'étudiant cuve, qui a marché solitaire ou en bonne compagnie, ivre d'alcool ou d'amour, celui-là sait ce que cette ville recèle de fantasmes, de fantômes, de désir, de promesses. De mélancolie aussi. « À chaque foulée, où que l'on aille, on fait lever une poussière de souvenirs sur ces trottoirs que l'on a usés », écrivait Henri Calet. Et Bob, à quoi gamberge-t-il donc en arpentant le pavé ? Le Vin des rues, récit inclassable et organique, n'appartient à aucun genre. C'est un livre unique, comme sont uniques Paris insolite de Jean-Paul Clébert (1952) et Rue des maléfices de Jacques Yonnet (1954). Ces trois-là forment un triptyque. Ils se parlent et se répondent. C'est une conversation sans fin menée à la lueur dansante des estaminets, à la lisière de l'ombre. Giraud, Clébert, Yonnet : pour une équipe, c'était une belle équipe. Il convient d'y adjoindre Pierre Chaumeil, grand bistrologue devant l'éternel, inventeur d'adages tels que « l'argent liquide est fait pour être bu », et Pierre Mérindol, « le meilleur dragueur de rades et de lampadaires qu'il soit permis de trouver », futur journaliste et auteur de Fausse route (réédité par Le Dilettante en 2016).

On marche beaucoup dans les livres de Bob. Une force irrésistible l'appelle toujours sur des chemins buissonniers, « à se raconter des histoires, rêver, bâtir des châteaux en Espagne », à, disons-le, gamberger.

Gamberger serait faire les cent pas dans sa tête. Gamberger serait errer. L'intrigue de La Petite Gamberge est ficelée, autant sinon mieux que nombre de séries noires de l'époque, et les personnages sont crédibles. Mais sous le roman coule un poème qui voyage en clandestin. Un poème où les images cinématographiques succèdent les unes aux autres. Le stylo de Bob s'improvise caméra. Sous nos yeux surgissent une vie populaire et intense, des figures et des lieux oubliés : les tatoués, les frituriers des Halles, les trimardeurs qui, l'hiver venu, regagnent Paris après avoir été saisonniers un peu partout en province, les filles qui tapinent derrière le Topol, les biffins et les chiffonniers de la rue Maître-Albert qui n'a pas encore l'allure cossue que nous lui connaissons aujourd'hui (« Les clochards de la Maube sont célèbres et célèbres leurs cafés », écrivait déjà Audiberti en 1937). D'autres lieux encore : le marché aux fleurs, les boulevards, la Mouffetard qui, « comme la Rambute, était le refuge de petites gens aux situations précaires, quand elles n'étaient pas inavouables », la fête foraine de la Bastille, celle-là même où Bob, dans Le Vin des rues, retrouve un ancien compagnon de captivité. À la Bastille, Bouboule, le chef de la bande, entre dans un bistrot « entièrement recouvert de carreaux de céramique » dont l'ensemble représente « les différents aspects de la place au célèbre génie ». Doisneau a pris toute une série de portraits de Robert Giraud ici, à la Rotonde, l'enseigne existe toujours mais la céramique a disparu... L'une de ces photos illustre la couverture de

Paris, mon pote (*Le Dilettante*, 2008). Ces images mises bout à bout auraient-elles pu devenir un film ? Il en fut question. Dans sa note du 14 octobre 1960, Georges Piroué, membre du comité de lecture de Denoël, donne un avis favorable à la publication de *La Petite Gamberge* et suggère que « cela pourrait faire un excellent film ». En août 1961, le réalisateur Norbert Carbonnaux tourne les premiers plans de *La Gamberge*, avec Françoise Dorléac et Jean-Pierre Cassel. En septembre, *Le Canard enchaîné* sous-entend que le cinéaste s'est « inspiré » du roman de Bob. *La Gamberge* sortira en 1962, mais mis à part le titre, l'histoire n'a rien à voir avec celle qui nous intéresse. Et puis « gamberge » est d'un usage assez banal à cette époque. C'est même le titre d'une chanson créée par Jean Yanne en 1958.

La Petite Gamberge est un éloge de l'errance. Bob peint ses personnages avec tendresse. Il les regarde évoluer, échouer lamentablement dans leur entreprise. Mais il ne les juge jamais. Tous s'égarent d'une façon ou d'une autre : ils disparaissent corps et biens ou se perdent en des conjectures qui leur seront fatales. C'est une histoire d'aveuglement. Chacun fait fausse route comme si Giraud, ici, avait voulu évoquer un monde de truanderie artisanale finissant, un monde d'« hommes » sur le déclin. Sur le livre ouvert de sa peau d'ancien bagnard militaire, Roger, l'un des protagonistes, aurait pu faire tatouer « Vengeance ». « Amour » aussi. Car l'un et

l'autre sont également aveugles. C'est aussi une histoire de perte, d'absence, de disparition. La vie n'est pas simple, mais c'est un fleuve et au final elle suit son cours. Et puis La Petite Gamberge est aussi l'histoire de Pierrot et Pierrette, tout droit sortis d'une rengaine populaire. Pierrette, seul personnage féminin du roman. Cette mignonne petite, dans sa robe de Prisunic, sait captiver de la voix les mâles qui hantent les repaires un peu louches. Bob aimait les romances. Son petit couple rappelle Pour Pierrette et Pierrot, chanson d'Yves Montand, écrite par Michel Trévières et composée par Henri Crolla, en 1958. La Petite Gamberge est une complainte des rues bercée par un accordéon triste, celui peut-être de la sombre et mystérieuse Pierrette d'Orient, immortalisée par Doisneau, le poète photographe. Sans la poésie Paris n'existerait pas. Ce sont les poètes qui l'ont inventé. Poète, le beau métier ! Mais pour en vivre, macache. Au lendemain de la Libération, et pendant des années de débîne, Bob en exerça mille : bouquiniste, pigiste, et d'autres, moins avouables. Il apprendra vite à connaître les mystères de cette ville encore populaire et les personnages hors normes qui y pullulent. La rue regorge de légendes et de créatures invraisemblables, pourquoi en inventer, pourquoi romancer ? Bob n'a jamais cessé d'être fidèle au jeune poète qu'il fut et qui publiait à son compte, dès 1943, des vers contemplatifs. Dans sa note de lecture de La Petite Gamberge, Georges Piroué apprécie « le charme de l'expression, jamais forcée quoique souvent poétique et heureuse... »

À la réception du livre, la critique souligne d'ailleurs tout ce que ce roman doit à la poésie. Le 12 mai 1961, sur Radio Lille, Michel Décaudin estime que « l'intérêt du livre n'est pas dans la résolution de l'intrigue pseudo-policrière [...] mais dans une certaine poésie de la vie marginale ». Le 14 mai, La Tribune de Genève qualifiera Bob Giraud de poète. Le 30 mai 1961, Pierre Labracherie, écrit dans Le Parisien libéré que « dans La Petite Gamberge Robert Giraud poétise le maquis parisien ».

Employer le mot « maquis » quinze ans après la fin de la guerre n'est pas anodin. Surtout concernant Robert Giraud qui se planquera pour échapper au travail obligatoire et s'engagera en Résistance. C'est certifié, mais on n'en sait guère plus. Il évoquera rarement cette période où, jeune homme de vingt-deux ans promis à la mort, il doit la vie sauve à Georges Guingouin dont les forces libèrent Limoges en août 44, au plus chaud de cette année terrible où il passe de la clandestinité aux geôles de la milice. De cette expérience il gardera une tendresse jamais démentie pour les irréguliers de toute sorte. La prison du Petit Séminaire, où il attend son exécution, mêle prisonniers politiques et de droit commun. C'est enfermé qu'il fera l'apprentissage de la liberté, en fréquentant ces en-dehors qui lui donneront le goût d'un autre maquis, celui de la marge. En septembre 44, l'ancien étudiant en droit est désormais réfractaire à toute vie organisée. Il devient rédacteur en

chef de l'hebdomadaire Unir, organe des Mouvements Unis de la Résistance. Il n'a aucune expérience dans la presse. L'équipe d'Unir est notamment composée de son épouse, la poétesse Janine Lamarche – ils se sépareront peu après – et de René Rougerie, journaliste au Populaire, le futur éditeur. Le journal s'installe à Paris en 1945, mais périclité. Tout le monde rentre au bercail, sauf Bob qui reste à Paris à portée de zinc, ce carrefour des solitudes. Dès lors il cabote dans les rades qui valent le détour. Son port d'attache c'est Chez Fraysse, au 21, rue de Seine. Au comptoir trinquent des ouvriers. Prévert aussi. Et Doisneau. C'est là qu'ils se lient. Mais Bob est un glaneur d'histoires. Et les histoires c'est comme les clés, on ne les trouve pas forcément sous le lampadaire, même s'il est allumé. Ça serait trop simple.

Alors, seulâtre ou en compagnie, il jette ses filets en marge, dans les eaux sombres de la Mouffetard ou de la Maubert, dans des coinstots bizarres où le rouge tache vraiment et le kif part en fumée. Dans La Petite Gamberge il évoque La Belle Espérance, de son vrai nom La Belle Étoile, rue Xavier-Privas, un bistrot tenu par un certain Paulo et fréquenté seulement par la cloche. Dans le récit (encore inédit) de ses dérives avec Bob, Pierre Moulinier raconte que Paulo « servait un vin qu'on boit d'une seule main, l'autre s'agrippant au comptoir... » Mais le roman se déroule principalement à La Bonne Treille, une « épicerie-buvette-vins à emporter » tenue par René. C'est là que les protagonistes

– Bouboule, Le Manchot, Pierrot la Tenaille, La Douleur et Roger –, cinq malfrats respectés du « Quartier » (alias le Quartier latin) mijotent leurs combines et finiront par salement gamberger. La Bonne Treille se situe sur le « trottoir grimpaant » de la Montagne-Sainte-Geneviève, à mi-pente. Sacré Bob ! Comme s'il y avait un trottoir montant et un descendant. Particularité partagée par bon nombre d'établissements du même type : une salle occupe l'espace, au fond. C'est là que se réunissent nos bandits lors de leurs conciliabules. Ce qui leur donne, aux yeux des consommateurs habituels, l'importance démesurée de demi-dieux. Alors ? Prend-il pour modèle le fameux établissement du père Besse, réputé pour ses vins fins et ses trois sous-sols de cave ? Jacques Yonnet, qui habitait rue des Écoles, y venait s'arsouiller en voisin. Ou alors s'agit-il du fameux Bal Vacher qui se tenait au 46 ? Après tout, l'accordéon tient une place importante dans La Petite Gamberge. Ou peut-être que La Bonne Treille était en réalité Le Tonneau d'or, siège de l'Internationale lettriste où se réunissaient, entre 53 et 57, Guy-Ernest Debord, Gil J. Wolman, Ivan Chtcheglov, Jean-Louis Brau, Serge Berna et Jean-Michel Mension, premier adhérent à l'IL ? Dans Le Singe appliqué (Le Dilettante, 2012), Brau se souvient que Guy-Ernest Debord avait « eu des mots avec la mère Moineau. Il a entraîné la bande rue de la Montage-Sainte-Geneviève, au Tonneau d'or. » Dans ses mémoires (Le Temps gage, Noésis, 2001), Mension se souvient d'« un rade de la montagne

Sainte-Genève, Chez Marcel [en réalité il s'appelait Charles]. Le cercle des copains très proches nous rendait parfois visite, et cela pouvait durer des heures plus quelques cigarettes. La salle du fond nous appartenait quasiment en propre. Les bouteilles et les paroles défilaient en ordre plus ou moins clair. » Par l'intermédiaire de Jean-Paul Clébert qui fréquentait cette tribu du temps de Moineau et du Saint-Claude, à « Germain-des-Prés » comme écrivent les futurs situationnistes dans la revue Potlatch, Bob côtoyait cette clique de loin. Les voleurs de lapins de La Petite Gamberge n'ont bien sûr aucun point commun avec les fondateurs de l'Internationale lettriste... hormis les bistrots.

Au printemps 1961, La Petite Gamberge paraît. Quelques mois après la mort de Cendrars, le « grand frère », et avant celle de Céline. Les deux aînés de l'écurie Denoël. Au terme de sa note de lecture, Georges Piroué estime que ce roman « tient le milieu entre Vidalie, en moins bien, et Fallet en mieux ». On a déjà lu pire. Mais maintenant, lecteur, c'est à toi de juger.

Olivier Bailly*

* Olivier Bailly est l'auteur de *Monsieur Bob* (Stock, 2009), récit biographique consacré à Robert Giraud.

Gamberger : *se raconter des histoires,
rêver, bâtir des châteaux en Espagne.*

Pour une équipe, c'était une belle équipe. Oui, de première, cinq bons gorilles, tous bien potes, qui s'occupaient ensemble et ne se quittaient pas. Dans le Milieu ils n'étaient que de vulgaires voleurs de lapins, mais parmi leur entourage à eux, ils étaient quelqu'un. Certes pas tous de poids, mais l'un dans l'autre arrivaient à le faire. Fallait les voir à leur bistrot, un véritable régal, rien n'y manquait. Le geste et la parole semblaient créés pour eux. Ils en usaient dans une sorte de débauche acquise de haute lutte, et les habitués de chez René subissaient ce spectacle presque quotidien d'un air toujours amusé qui n'arrivait pas toutefois à cacher une certaine amertume, celle de ne pas être aussi des vedettes.

Cela tenait de tout et de rien. Ainsi, chacun avait sa manière de saluer, et le salut a une importance énorme dans la vie quand on veut se faire respecter, mais un certain salut qui n'a strictement rien à voir avec le coup de chapeau poli suivi d'une inclinaison de la tête. Le numéro était au point, et comme ils

avaient pris l'habitude d'arriver séparément, chaque entrée recueillait un égal succès. Il y avait celle du « salut les gars », la plus simple, mais bien lancée, puis le salut muet, le doigt à la casquette, le « ça roulotte là-dedans », le coup de menton volontaire dirigé droit devant soi, et enfin le sempiternel « bonjour les hommes, tant pis si je me trompe », suivi d'un regard circulaire en quête d'un contradicteur et qui faisait toujours son effet. Presque deux fois multipliés, c'étaient les trois coups annonçant le début de la représentation, le lever du rideau.

Chez René, où la véritable raison sociale s'écrivait en lettres d'or sur le fronton de la devanture – on pouvait lire « À la Bonne Treille », et sur la vitrine, « Épicerie, Buvette, Vins à emporter » – la soirée ne commençait vraiment qu'après huit heures, quand l'équipe était au complet. La porte s'ouvrait sur le trottoir grimpant de la rue de la Montagne-Sainte-Genève, presque en son milieu, point particulièrement stratégique, à la fois pour ceux qui tentaient l'escalade et qui trouvaient là un havre où souffler, et pour ceux qui descendaient, trop heureux en cours d'expédition de pouvoir traîner les pieds sur un carrelage horizontal. Les uns comme les autres étaient des gars du coin qui bricolaient à de vagues besognes aux Gobelins, à Italie, à la Halle aux Vins, à Maubert ou alors, les plus nombreux, aux Halles simplement. Tous demeuraient dans les environs et passaient le plus